



PETER A. B. WIDENER.

Le concurrent de M. Quay aux fonctions de sénateur des Etats-Unis dans la législature de la Pennsylvanie, M. Peter A. B. Widener, est un des hommes les plus riches de Philadelphie. Il est âgé d'environ soixante ans. Ce n'est que récemment qu'il a tourné son attention sur les plaisirs de la philanthropie et de la politique.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 5 P. M., 8 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Exposé officiel russe.

Le Messager du Gouvernement publie un exposé détaillé de toutes les négociations qui ont eu lieu entre les représentants des puissances alliées et les plénipotentiaires chinois à Tien-Tsin et à Pékin, négociations qui ont déjà eu pour résultat comme l'a annoncé l'Abelle, l'adoption des deux articles de la proposition française contenant les conditions de la paix, mais ne sont pas encore terminées. Le journal russe s'exprime ensuite de la manière suivante :

"Comptant sur une solution très prochaine des questions relatives aux rapports que toutes les puissances entretiennent avec la Chine, le gouvernement russe avait jugé nécessaire de s'occuper de l'établissement d'un état de choses durable dans les régions de la Chine qui sont limitrophes des possessions asiatiques de la Russie sur une étendue de 8,000 verstes.

"Dans ce but, les autorités militaires russes avaient d'abord conclu par écrit, avec les gouvernements chinois des trois provinces de la Mandchourie, un modus vivendi temporaire concernant l'établissement d'une administration civile locale. Le gouvernement russe avait ensuite élaboré, en tenant compte de toutes les circonstances, le programme d'une entente spéciale avec la Chine en vue de rétablir petit à petit l'ordre en Mandchourie, d'effectuer l'évacuation de ce pays et de déterminer les mesures temporaires qui devaient être prises pour assurer le maintien de la paix dans cette région et empêcher le renouvellement des événements qui se sont produits l'année dernière.

"Malheureusement on a répandu dans la presse étrangère, pour exciter l'opinion publique contre la Russie, des bruits alarmants concernant le but et les intentions russes. On a cité le texte apocryphe d'un traité relatif à un protectorat de la Mandchourie. On a publié à dessein des informations erronées touchant une prétendue entente entre la Russie et la Chine. Or, l'entente entra la Chine et la Russie devait servir de base à la réalisation de l'intention que cette puissance a de restituer à la Chine la Mandchourie, qui a été occupée l'an dernier par des troupes russes à la suite d'événements inquiétants. Pour prendre les mesures militaires relatives à l'évacuation, il était indispensable de résoudre dans le sens affirmatif ou dans le sens négatif, la question de savoir s'il était possible de fixer dès à présent par une entente des deux parties intéressées les conditions de l'évacuation de la Mandchourie.

"D'après des nouvelles reçues ici, on a mis à la conclusion de l'entente entre la Russie et la Chine de sérieux obstacles, en raison desquels l'adoption de mesures pour évacuer petit à petit la Mandchourie a été reconnue impossible. Quant à la restitution finale de ces provinces à la Chine, il est évident que cette intention ne pourra être réalisée que lorsque la situation normale sera entièrement rétablie dans l'empire chinois, qu'on verra solidement assis dans la capitale un gouvernement central indépendant et assez fort pour préserver la Russie contre le renouvellement des événements de l'année dernière. Le gouvernement russe maintiendra l'organisation actuelle en Mandchourie, il fera régner l'ordre dans le voisinage des vastes frontières de la Russie, et, toujours fidèle à son programme primitif qu'il a souvent fait connaître, il attendra avec calme la marche ultérieure des événements."

L'eau constitue trois quarts du système. Si ces trois quarts sont en bon état, tout va bien. L'eau d'Arbita protège contre tous les dangers.

Capitalistes du Nord Passent par la Nouvelle-Orléans.

Par un convoi spécial de la Pennsylvania R.R., il est arrivé dimanche soir à la Nouvelle-Orléans, une délégation de la Chambre de Commerce et de l'Association des Marchands de New York, composée de trente-six capitalistes.

Cette délégation a le Texas pour destination. Elle s'y rend sur l'invitation de la Législature à venir visiter l'Etat pour en connaître, en apprécier les ressources.

Les capitalistes du Nord sont descendus à l'Hotel St Charles où les attendait un comité de Texiens venu tout exprès pour les conduire au Texas. Leur convoi est parti de Washington et a parcouru le trajet suivant: Lynchburg, Norfolk, Bristol, Knoxville, Chattanooga et Nouvelle-Orléans. Huit membres de la délégation représentent la Chambre de Commerce de New York, les vingt-deux autres font partie de l'Associations des marchands.

La délégation a quitté notre ville hier par le train du soir, 11 heures 30, et s'arrêtera à Orange. Un de ces capitalistes disait hier soir à un représentant de l'ABELLE qu'il pouvait fort bien arriver que la délégation, après avoir parcouru et examiné les terres que l'on prétend si précieuses en huile, en achetât quelques milliers d'acres.

INTERESSANT - POUR - NOS FERMIERS.

La Commission d'Etat de l'Agriculture et de l'Immigration vient de publier son quatrième rapport annuel et nous en envoyons une copie. Le rapporteur de la Commission, M. J. P. Lee, dit, dans sa préface à l'adresse du gouverneur Heard, qu'à la Convention qui vient de se réunir au "Farmer's Institute", de nombreux discours ont été prononcés et de non moins nombreux documents lus.

L'idée pratique de l'Institut est que l'Institut fournit aux fermiers, sans qu'il leur en coûte rien, le moyen d'acquérir de précieuses connaissances pratiques et scientifiques sur l'agriculture et la ferme. Il a été jugé préférable que l'Institut tienne ses sessions en juillet ou en août, parce qu'en été les fermiers peuvent y consacrer plus de temps.

La commission parle très favorablement des foires qui, à son avis, sont fécondes en bons résultats. Elles ont pour objet de créer des institutions locales dont profitent les fermiers en faisant naître en eux un sentiment de fierté, en activant leur émulation, et en les animant du désir de toujours travailler à l'amélioration des produits de leurs fermes.

Le rapport que nous avons sous les yeux est d'une lecture attachante. Nous engageons les fermiers de la Louisiane à en demander une copie à la Commission de l'Agriculture et de l'Immigration dont le siège est à Baton Rouge.

Un village anéanti.

Une catastrophe extraordinaire vient de se produire en Italie: un village tout entier a disparu, et là où se dressait, la veille encore, une cité prospère, s'étale, calme et immense, un lac improvisé comme par un coup de baguette magique. La catastrophe, qui n'a fait aucune victime humaine par suite des circonstances dans lesquelles elle s'est accomplie, a commencé le 21 mars. Elle s'est développée de la façon suivante:

Le village de Vaglio-le-diaparu—dans les Apennins étrusques, situés à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, comptait 900 habitants, vivant de l'élevage des bêtes, de la culture de la vigne et de celle des vers à soie. Le jeudi 21 mars, à trois heures de l'après-midi, le ouré de Vaglio, dont le presbytère et l'église forment le point culminant du village, s'aperçut, avec stupeur, que le sol, avec terreur ensuite, que son presbytère se mettait en marche et glissait vers la vallée où coule la rivière de la Scoltonna, un affluent du Panaro.

Il donna l'alarme, et toute la population se dirigea vers l'église et constata avec épouvante que le temple, le presbytère et les maisons environnantes s'ébranlaient, glissant vers la vallée à une vitesse de 20 centimètres à l'heure.

On voulut tout d'abord prendre des précautions pour entraver l'effroyable phénomène, mais il parut bientôt évident qu'aucune force humaine ne pourrait utilement s'opposer à la puissance naturelle de la catastrophe.

On se mit alors en devoir de sauver tout ce qui était matériellement transportable; en quelques heures, grâce au concours de la population entière, les objets sacrés de l'église et le mobilier du presbytère étaient mis en lieu sûr.

Le lendemain vendredi, l'épouvante surgit à nouveau: maintenant c'était le village entier qui se mettait en mouvement et fuyait vers la vallée. Il y eut des phénomènes stupéfiants. La pression du sol ébranlé produisit des soulèvements de terre semblables à d'immenses vagues, couvrant et engloutissant sans distinction les maisons, les arbres et bouleversant les champs.

Le sauvetage du mobilier, des animaux, des richesses, de tout ce qui pouvait s'enlever, fut organisé et exécuté en toute hâte, tandis que les paysans se retiraient pour camper aux environs, en plein air, et assister terrifiés et désespérés à la marche lente mais sûre de la catastrophe.

Dans la nuit de vendredi à samedi le niveau de la Scoltonna s'éleva soudain d'abord de six mètres et transforma en un instant toute la vallée en un lac qui, par des soulèvements successifs, atteignant quatre autres mètres a gagné et gagne encore une étendue telle que toute la contrée où se dressait jadis un village n'est plus qu'une étendue d'eau de 2 kilomètres carrés.

L'épave le plus terrifiant et vraiment épouvantable d'une horreur tragique, eut lieu dans la matinée du dimanche 24 mars, sous les yeux des habitants de Vaglio et des milliers de curieux que le phénomène avait attirés.

Comme soulevé par une force souterraine, le cimetière s'éleva à huit mètres de hauteur, et alors, des tombes évanouies par le chaos des terres, surgirent les cercueils dont jaillirent, affreux, les squelettes qui semblaient eux-mêmes effrayés par ce bouleversement de la nature.

A cette minute même, l'église qui dominait le cimetière s'éleva dans un bruit terrible, fracassant les squelettes et les rejetant dans les tombes aussitôt fermées qu'entrouvertes.

Ce que mangent les Chinois.

Un voyageur écrit à un journal de ses amis, retour de Chine, où il avait été envoyé dès le commencement des hostilités et qu'une grave maladie le contraignit de rentrer en France:

J'ai lu dans le Français l'article sur l'exposition culinaire et je trouve fort justes les louanges adressées aux cuisiniers français: ils les méritent largement. Mais savez-vous que les Chinois—les maudits Chinois qui nous donnent en ce moment tant de fil à retordre—sont aussi d'extraordinaires cuisiniers et qu'ils sont incomparables dans l'art d'organiser un repas de gala? Si vous disposez de quelques minutes, venez donc me voir: je vous donnerai certains menus bien faits pour vous édifier.

Je me suis d'autant plus empressé d'aller voir notre ami, qu'en général une visite est toujours une distraction pour un convalescent. Et celui qui nous occupe étant un garçon d'infiniment d'esprit, j'ai remporté de ma visite le double plaisir de le savoir en meilleure santé et d'avoir appris par lui une foule de petites choses amusantes sur les Célestes, fils du ciel.

Ceux-ci, à donc conté, mon interlocuteur, ne sont pas, comme on les représente volontiers d'incorrigibles ivrognes; ils se grient beaucoup plus avec de l'opium qu'avec du vin. L'opium est une consommation qu'ils font, en fait de boisson, est naturellement celle du thé. Chacun en absorbe quotidiennement d'incroyables quantités. C'est, en somme, la boisson nationale, tout comme le riz est la base de la nourriture dans ce pays extraordinaire où l'indigène vit confortablement avec une somme insignifiante. Mais si la majeure partie, la très grosse majorité des Chinois, se contente d'une existence modeste, de repas simples, il n'en va pas de même en ce qui concerne les hauts dignitaires, les lettrés, les mandarins à boutons et à plumes de paon. Ceux-ci, au contraire, aiment le faste, le luxe et il leur faut toujours une table extraordinairement garnie. Et quand ils reçoivent donc! C'est fantastique! Chaque convive a devant lui un nombre incalculable de plats et de tasses où il puise à sa guise, au hasard de son inspiration, avec les bâtonnets, sans souci de l'ordre du service. Il y a des repas qui durent une journée; sans la moindre exagération, ils seraient largement suffisants pour un nombre double ou triple de convives.

Ils nous appellent avec mépris, nous, Français, des "mangeurs de grenouilles". Et il paraît qu'ils dévorent avec délices un tas de saletés capables de nous faire évanouir de dégoût!

—On exagère. A part le riz qui, en quelque sorte, remplace le pain; le Chinois mange sur tout du poulet et du porc. Le porc il le fait dessécher et l'emballa ensuite dans de la soie de bois où il le laisse pendant deux ou trois ans. Il acquiert ainsi un parfum....

—Exquise! —Ils ne s'en plaignent pas. Mais tout cela est connu et je n'ai pas la prétention de découvrir aujourd'hui, après tant d'autres, les mœurs chinoises. Je veux seulement dire, puisque l'exposition culinaire en fournit l'occasion, comment un repas est organisé chez les Célestes.

Menu Copieux. Et mon interlocuteur me tend une feuille, véritable nomenclature de plats ayant figuré dans le dîner offert par notre compatriote, M. Giquel, directeur de l'arsenal de Fou-Tchéou, à S. E. Chen-Pao-Chen, commissaire impérial, ancien vice-roi des Deux-Kiang. Je copie:

- Quatre grands plats d'entrée Nids d'hirondelles aux œufs de pigeon Biche de mer, canards sauvages Allérons de requins et crabes Canard aux choux Dans des tasses placées devant chaque convive Nids d'hirondelles Allérons de requins, morilles Pattes de canard, pigeons Champignons. Quatre hors-d'œuvre Jambon et poulet Poisson et gésiers Tripes de porc et vermicelle Canard et côtelettes de porc Plats mis devant chaque convive Amandes, graines de pastèque, Poires, Oranges Plats sucrés et salés servis dans des tasses mises devant chaque convive Deux plats gâteaux salés Un bouillon de jambon Un bouillon composé de porc, poulet et crabes Deux plats gâteaux sucrés Une tasse fruits de lotus Une tasse lait d'amandes Plats moyens Jambon au miel, purée de pois Biche de mer, légumes Grands compotiers Racine de bambou, poulet, coquillages Quatre espèces de fruits secs, quatre espèces de fruits secs, quatre espèces de fruits mûrs Rôtis et viandes bouillies Cochon de lait Canard rôti Poulet bouilli Porc bouilli Entremets Un plat gâteau avec bouillon Un plat faisan en tranches Dernier service Mouton au court-bouillon Gélée d'amandes Chou blanc Viande de porc au court-bouillon Bois de riz Tasses de thé vert —Ah! là là, là là! C'est tout! —Ce n'est pas assez? Alors prenez encore le menu du dîner diplomatique qu'offrit S. E. Li-Hung-Chang, ancien ambassadeur de France à Paris. Le voici: Potage aux nids d'hirondelles de Java Allérons de requin sauce nankin Canard rôti Poisson à la tartare Jambon fumé de Tsin-Houa Poulet sauté à la pékinoise Mouton rôti Pigeons sautés Gélée de Teou-Péun Paté de porc frais Omelette sucrée Gâteau à la farine de riz Compote de fruits Petits pains cuits à la vapeur Glaces Dessert varié Vins —C'est effrayant. Il faut posséder un estomac spécial pour engloutir tout cela! —L'homme qui revient de Chine est un sourire:

THEATRES.

Le Grand Opera House pouvait à peine contenir la foule qui s'y pressait hier soir et le soir précédent; on y jouait un drame que notre patrie a souvent applaudi, les "Deux Orphelins", drame où les situations dramatiques et les situations amusantes s'entremêlent, où l'ambivalence de certains personnages fait ressortir la noirceur, la haine, l'orgueil de certains autres, drame en un mot où le spectateur subit toute la gamme des émotions.

Dans les rôles d'Henriette et de Louise, les deux Orphelins, Mlle Odell et Blanche Seymour ont fait preuve de talent, la première surtout à eu des accents d'une saisissante vérité et plus d'une fois a ému l'auditoire jusqu'aux larmes. M. Maurice Froman a fait un excellent Maurice de Vaudrey; son jeu est plein de distinction. Les rôles de Pierre et de Jacques Frochard ont aussi été interprétés d'une façon supérieure.

Ce soir et toute la semaine, les "Deux Orphelins" tiendront l'affiche au Grand.

Le spectacle à l'Académie a dû être tronqué hier et aujourd'hui à cause de quelques numéros du programme que ne paraissent pas convenir. Le public nombreux qui se trouvait aux deux représentations, a néanmoins, fort applaudi Perry et Bryant, deux comédiens originaux, et Bryant et Saville, deux musiciens hors de pair.

M. Morris à la main heureuse dans le choix de ses artistes; depuis le commencement de la saison il nous en a fait connaître d'excellents.

La "Mascotte" et "Cavalleria Rusticana" sont deux œuvres qui restent au répertoire et qui feront toujours recettes. Au nouveau théâtre Cochrane la foule est grande tous les soirs pour entendre un Pipone, une Bettina et un Laurent XVII inimitables dans leur jeu et leur chant.

Une coquette un peu mûre à sa meilleure amie: —Il est encore heureux que le recensement n'ait pas eu lieu quinze jours plus tard, en pleine semaine sainte.... Vous voyez-vous obligées de dire notre âge pendant cette période où l'on tient à ne pas charger sa conscience d'un mensonge!

Dialogue intime: ELLE.—Si tu étais bien gentil, tu m'achèterais, pour mes œufs de Pâques, cette parure que nous avons vue l'autre jour rue de la Paix. LUI.—Tu n'y songes pas! Je suis à sec, et mon oncle me tient plus serré que jamais. ELLE, insistante.—J'ai dit "acheter".... Je n'ai pas dit "payer"!

Pittsburg, Pennsylvanie, 22 avril —En conséquence des retards éprouvés par les trains les marchands de bestiaux sont à court d'animaux aujourd'hui. Quelques trains ont trente heures de retard. Les animaux ont souffert du froid et de la faim. Il n'est arrivé que 1000 animaux sur 2700 qu'on attendait.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O. No 52 Commence le 17 Janv. 1901.

LA Fante de Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT Par PAUL ROUGET.

QUATRIÈME PARTIE Les Miettes du Bonheur.

beaux soirs atténués un peu le chagrin de l'officier. Il marcha longtemps, suivit les grands boulevards jusqu'à la place de la République, revint sur ses pas. Rentré à l'hôtel, il se coucha. La nuit fut, pour lui, fort agitée. Le sommeil désertait ses paupières.

Dans son cerveau, des pensées pénibles s'agitaient. Le lendemain il allait commencer ses démarches au ministère. Il irait aussi faire une visite aux deux petites sœurs qui l'avaient soigné avec tant de sollicitude.

Par elles il aurait peut-être des nouvelles de Jeannine, par elles peut-être il apprendrait où était son enfant. Son enfant dont son imagination souffrait à présent lui montrait l'image.

... Image charmante... vision adorable. ... Comme il devait être mignon! ... Comme ses baisers, comme ses caresses l'eussent transporté s'il avait pu les connaître jamais! Il savait que l'établissement auquel elles appartenaient était situé dans la rue d'Assas. Il le trouverait facilement.

Il s'endormit très tard dans la nuit d'un sommeil d'angoisses lourd, rêveux, haaté de cauchemars. D'une église, il voyait sortir celle qu'il n'avait pas osé, qu'il n'aurait jamais d'aimer. Elle

était appuyée au bras du jeune docteur dont le visage rayonnait de bonheur et d'extase. Puis la vision s'éteignit. Alors il aperçut, confusément, étendu sur un petit lit blanc, un enfant, le visage d'une pâleur de cire et les yeux clos. Il était mort. A la tête du lit était une croix et sur cette croix un seul mot gravé: Armand.

Il se leva en hâte, le cerveau bruyé. N'allait-il pas devenir fou? Un instant il eut peur, puis il haussa les épaules. Bah! après tout, il ne souffrirait plus. Puisque la mort ne voulait pas de lui, la folie ne lui semblait pas trop redoutable.

Ce serait dans son cerveau un peu d'apaisement... une sorte d'apaisement... une sorte de repos. Quand il descendit, il passa dans le salon de l'hôtel et demanda le Tout-Paris qu'il examinait.

Tout de suite il découvrit l'adresse du docteur Lipray, boulevard Rochechouart. Devait-il s'y rendre? Pas avant d'être allé trouver les deux religieuses. Il se fit conduire rue d'Assas. Le fiacre dans lequel il monta le transporta rapidement. Vingt minutes plus tard, M.

de Courtial, ayant demandé à parler à sœur Thérèse et à sœur Honorine, était introduit dans le parloir. Ce fut là que les deux religieuses vinrent le rejoindre presque aussitôt, toutes surprises de sa visite.

—Vous, monsieur de Courtial... à Paris? Il sourit tristement. —Oui, moi, mes bonnes sœurs... mais rassurez-vous. Je ne viens pas pour être un empêchement au sacrifice que mademoiselle Jeannine a résolu de faire. Que son vou s'accomplisse!

"Toute pensée mauvaise désormais est éloignée de moi. —Depuis quand êtes-vous de retour, capitaine? —J'ai débarqué à Marseille, il y a quinze jours. Hier soir seulement, je suis arrivé à Paris. Ma première visite, vous le voyez, est pour vous. —Vous êtes bien aimable et nous vous remercions.

Elles essayaient de sourire, mais sous la cornette blanche leur visage gardait un reflet d'inquiétude. Sœur Thérèse ayant désigné une chaise à l'officier, celui-ci s'assit. Les deux sœurs prirent place en face de lui. Sœur Honorine demanda: —Et vous comptez demeurer longtemps dans la capitale? Il secoua la tête. Pais, tristement: —Non. Vous pensez bien que

j'ai hâte de m'éloigner. Car chaque heure, ici, est une heure de torture. Si j'y suis venu, c'est afin de me faire attacher à quelque mission africaine. Les sollicitations, par lettre, sont peu écoutées. Puis, j'ai encore un autre but.

Il s'arrêta un instant. On voyait qu'il faisait appel à toute son énergie pour paraître calme. Les deux religieuses se regardèrent. Et comme M. de Courtial se taisait: —Et ce but, monsieur? demanda sœur Thérèse. L'officier baissa la voix pour dire: —Avant de repartir, à tout jamais cette fois j'espère, je me suis juré que je verrai mon enfant... et que j'emporterais un baiser de lui.

Il avait prononcé ces derniers mots comme dans un souflet. Ils s'arrêtaient presque dans sa gorge affreusement contractée. Les deux sœurs devinaient les tortures qu'il endurait. Il reprit: —Mais c'est en secret que je veux le voir, il ne faut pas que Jeannine puisse deviner ma présence.

—Comment ferez-vous? —Je ne sais pas encore. Le hasard peut-être me servira. Il demanda: —Permettez-moi une question, mes sœurs? Jeannine vous a-t-

elle quittée? Les religieuses se regardèrent encore une fois. Devaient-elles oui ou non répondre à cette question? Ce fut sœur Thérèse qui la première se déclara: —Vous venez de nous dire que toute pensée mauvaise était éloignée de vous. Nous avons foi en votre parole. "Mademoiselle Jeannine nous a quittées en effet le lendemain de notre arrivée à Paris. —Et elle est allée... vous savez où, n'est-ce pas? chercher son enfant? —Oui, monsieur. —Elle a revu... le docteur Lipray... sans doute? Il passa machinalement une de ses mains sur son front où de la sueur, en fines gouttelettes apparaissait.

Il ajouta: —Son vou peut-être l'a-t-elle déjà accompli. Sœur Thérèse, vivement, comme heureuse de lui donner enfin une bonne réponse, répondit: —Pas encore. Elle habite seule avec son enfant. Elle s'achève: —Mais elle est prête à faire son devoir si Dieu l'exige. Elle s'est résignée comme vous devez vous résigner, monsieur. —Ne le savez-vous pas? Mais comme c'est dur, comme c'est affreux! —Oui... mais nous vous le répétons encore... il ne faut

jamais désespérer. "Les desseins de Dieu sont impénétrables. Il leva la tête. Que disait-elle? La religieuse comprit qu'elle ne devait pas lui donner trop d'espoir, si cet espoir ne pouvait se réaliser. Cependant elle ajouta: —Je ne puis vous en dire davantage. Nous veillons, sœur Honorine et moi. Nous avons beaucoup prié pour vous. Un miracle peut se produire. "Vous allez nous promettre d'être raisonnable... pendant quelques jours... de ne pas chercher à revoir mademoiselle Jeannine. "Revenez bientôt ici, dès que cela vous sera possible. Peut-être pourrions-nous vous dire des choses consolantes. "En tout cas, n'oubliez point que nous sommes pour vous des amies, monsieur, que nous prenons part à votre affliction. "Notre rôle n'est-il pas de compatir à toutes les souffrances?" Elle se levait. Sœur Honorine l'imita. Une cloche venait de sonner. C'était l'heure de la prière à la chapelle. Des ombres glissèrent sans bruit sur les vitres. Pierre s'était mis debout lui aussi. —Adieu, mes sœurs, murmura-t-il. —Non pas adieu, au revoir.